VOL. LIII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 16 AVRIL 1924 — No. 21

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MA OBA
EST PUBLIE PRIMÉ
TOUS LES REDIS

Toutes commun concernant le journal ou l'imp devront être adressées :

Le M a
Publié par A. GAUVIN

42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

NOUVELLES D'EUROPE

La Vérité sur la Russie.

Il est fort difficile de connaitre la vérité sur la situation au pays des Soviets; les Français qui se hasardent à y pénétrer ne voient que ce qu'on veut bien leur laisser voir ou, étrangers au pays, ne peuvent que le juger superficiellement et sur les plus vagues données.

C'est donc à des Russes d'origine, habitant la Russie, ou en revenant, qu'il faut demander de lever le voile derrière lequel se continue le drame de sang et de misère dans lequel le régime bolchéviste a plongé le peuple russe. M. Micouline, licencié en droit, inscrit au Barreau de la Cour d'Appel d'Odessa, a bien voulu en résumer les péripéties dans les lignes que l'on va lire.

La reconnaissance des Soviets par l'Angleterre, l'Italie, la Norvège et l'Autriche est maintenant un fait accompli dont l'importance est évidente dans la politique internationale.

Le grand pays qui fut autrefois le grenier de l'Europe, pays tombé dans la misère grâce aux expériences socialistes et communistes, a reçu enfin la reconnaissance de certains pays européens. Nous nous demandons vraiment quel intérêt anime ceux qui reconnaissent la Russie des Soviets et quels profits peuvent-ils tirer en renouant les relations avec eux?

Bien rares sont ceux qui peuvent dire, avec certitude, la situation actuelle de la Russie. Les nouvelles qui nous en parviennent sont soigneusement filtrées par les bolcheviks; elles sont fausses et contradictoires, et ne tendent qu'à nous montrer le paradis rouge sous un jour favorable. C'est pour donner à ses compatriotes une idée plus exacte de l'état actuel de la Russie, qu'est venu récemment en France M. de Marnoff, ancien membre de la Chambre des députés russe. Il a fait un long voyage dans les pays limitrophes de la Russie, en Bessarabie, en Esthonie, en Lettonie où il s'est rencontré avec ses compatriotes restés dans la tourmente.

Les observations qu'il a faites et les renseignements qu'il a recueillis, de la bouche même de ceux qui vivent sous le régime bolchéviste, sont rigoureusement exacts: partout un long cri de souffrance s'élève du pays meurtri.

La misère est à son comble, la désorganisation est complète. Le paysan, l'ouvrier, le petit employé, c'est-à-dire la plus grande partie de la population, souffrent atrocement d'une vie devenue insupportable, au "paradis" rouge.

Le paysan qui payait, avant la guerre, une demie poud de blé comme impôt à l'Etat, paie actuellement de 12 à 15 pouds, sans compter les réquisitions. L'ouvrier gagne, aujourd'hui, environ 60 pour cent de moins qu'il gagnait avant la guerre, et cela malgré la cherté actuelle de la vie.

L'industrie russe est dans un état des plus lamentables, la plupart des usines chômant; les plus importantes, celles de Poutilof, de Longansk et de Russo Baltique survivent à une crise très grave et, notamment, dans l'usine Russo-Baltique, grâce à l'inadvertance des personnes responsables, les machines d'une grande valeur sont couvertes de rouille et abimées.

L'instruction publique est également dans une situation pitoyable. Dans certains endroits où, avant la guerre, il existait trente-cinq écoles, il n'en reste actuellement plus que deux.

En un mot, la désorganisation règne partout et seuls, les chefs soviétiques, après avoir réquisitionné les biens privés des bourgeois, et ramassé l'or et l'argent des icônes, dans les églises orthodoxes, mènent une vie large et aisée.

Souvent on entend dire: "Mais pourquoi le peuple russe qui souffre tant ne se révolte pas?" A cette question bien logique on peut répondre en donnant les chiffres des statistiques officielles des Soviets. Ces statistiques indiquent que le nombre des personnes fusillées par les ordres des tribunaux révolutionnaires, pendant les trente-cinq premiers mois de la domination soviétique, c'est-à-dire jusqu'au mois de septembre 1920, s'élevait à cette date à 1,755,818 victimes.

Voici la décomposition de ce triste bilan:

Evêques: 28; prêtres: 1,215; professeurs et instituteurs : 6,575; médecins, 8,800; officiers, 54,650; soldats: 250,000; officiers gendarmes, 10,500; soldats gendarmes, 48,500; propriétaires, 12,950; personnes s'occupant du travail intellectuel, 355,250; ouvriers, 192,350; paysans, 815,000; total, 1,755,818.

C'est-à-dire, en faisant un simple calcul, qu'on a fusillé 15,770 personnes par jour, ou 650 par heure!!! On comprend bien que le peuple est tellement terrorisé qu'il ne peut même songer à la révolte, mais on comprend aussi qu'il guette avec impatience l'occasion de renverser le gouvernement tyrannique.

Nous donnons ces détails pour démontrer que les pays étrangers renouant les relations avec les Soviets ne peuvent en tirer aucun profit au point de vue économique et commercial, car le chaos qui règne actuellement en Russie ne permettra pas d'exploiter ses richesses. La liberté individuelle n'existant pas, peu de personnes consentiront à s'y rendre. La propriété privée étant défendue, peu de personnes consentiront à apporter les machines et les marchandises nécessaires, par crainte des réquisiteurs.

La Russie des Soviets ne pourra jamais donner de garanties, car dans chaque province existe un Soviet spécial et local dont les chefs ont le droit de vie et de mort sur les citoyens, et ce Soviet même est souvent en désaccord avec le Soviet-Directeur de Moscou. Les discussions qui ont lieu au sein du parti communiste nous montrent, une fois de plus, dans quel état critique se trouvent les dirigeants des Soviets, depuis la mort de Lénine, et les journaux soviétiques, eux-mêmes, ne cachent pas que la lutte pour le pouvoir est la seule cause des discordes entre les chefs bolcheviks.

Toute la presse soviétique manifeste une vive inquiétude du fait des révoltes éclatées dans certains endroits de la République des Soviets.

Quels profits peuvent tirer les pays étrangers en reconnaissant les Soviets, c'est-à-dire un gouvernement qui n'est plus sûr de son existence, un Etat où demain encore peut éclater la guerre civile avec toutes ses conséquences fâcheuses et même le renversement du gouvernement?

Un jour viendra — et il n'est pas loin — où le peuple russe, après avoir renversé les Soviets, formera librement et loyalement un nouveau gouvernement. Quelle ne sera pas alors la déconvenue des pays qui auront reconnu les Soviets? Le nouveau gouvernement reconnaitra-t-il les traités conclus avec les Bolchevik? Donnera-t-il les concessions et les privilèges aux gouvernements des pays qui ont tendu leurs mains aux bourreaux ensanglantés du malheureux peuple russe? C'est peu probable, et nous pouvons dire sans crainte que l'heure des Soviets a sonné, et quand un nouveau gouvernement aura rendu à la Russie sa puissance et sa prospérité, il n'oubliera jamais, avec tout le peuple russe, ceux qui sont restés ses amis désintéressés et sincères, dans une époque si critique et si grave de son existence, notamment les deux grandes soeurs Républiques, la noble France et l'Amérique.

J. L.

LA QUESTION ROMAINE

Il y a des questions qui ne sont pas résolues par des états de fait, ces états eussent-ils duré plus d'un demi-siècle; la Question Romaine, après cinquante-quatre ans, demeure toujours pendante. Elle n'a plus rien d'aigu, et volontiers même elle se fait discrète: mais qu'un jour on fasse mine de penser qu'elle n'existe plus, tout de suite elle se dresse, et tout de suite elle affecte de se révéler à nouveau, par quelque article de chancellerie, ou par quelque détail d'étiquette, ou bien par une phrase, par un mot, dans quelque allocution pontificale.

M. Jean Carrière, que sa haute culture prédestinait à devenir un des familiers de la Ville-Eternelle, et à nous faire jouir de cette familiarité, vient de nous donner sous ce titre: "Le Pape", une fresque imposante, où les lignes sont d'un historien, où les couleurs sont du poète. Le livre se termine, comme le requérait l'exactitude des faits, par un chapitre sur la question Romaine, c'est-à-dire par des points de suspension... Il semble bien qu'au Vatican comme au Quirinal, on aimerait pouvoir substituer à ces points de suspension, qui prolongent le litige, un point final, qui le terminerait. Mais ce point final, comment le poser?

La Maison de Savoie, depuis qu'elle occupe Rome, a vu se dérouler quatre élection pontificales. Une fois seulement, au cours de ces quatre conclaves, se produisit une atteinte à la souveraineté électorale de l'auguste assemblée: et cette atteinte provenait, non point de l'Italie, mais d'une puissance européenne pour laquelle l'unité italienne avait été comme un désastre personnel: cette atteinte provenait de l'Autriche instigatrice du veto contre le cardinal Rampolla. L'expérience de ces quatres interrègnes est un argument opportun pour les défenseurs de la "loi des garanties", qui soutiennent qu'à la faveur de cette loi la Papauté est libre.

Mais un mot de Léon XIII émousse l'argument. "Il ne suffit pas, disait-il, que la Papauté soit libre: il faut qu'aux du monde chrétien elle apparaisse libre, sans que cette liberté puisse jamais être mise en doute." Lorsque Léon XIII protestait contre l'occupation de Rome, lorsque, poursuivant le geste de Pie IX, il se contraignait et contraignait ses successeurs à régler leur vie comme une vie de captifs, lorsqu'il étalait ainsi sous les yeux de l'univers catholique le caractère naormal de la situation du Pape, il voulait avant tout convaincre les fidèles d'un bout à l'autre du monde, que ses paroles de pontife et ses actes de pontife étaient soustraits à toute influence du pouvoir voisin.

La loi des garanties, dit excellemment M. Jean Carrière, est "un loi de protection et de défense en faveur d'un hôte auguste qui vit dans le royaume. Cet hôte demeure installé dans le Vatican, que, d'ailleurs on déclare inaliénable; il est proclamé "sacré, inviolable", comme le sont les souverains qui viennent à Rome en visite; et le roi d'Italie, signataire de ce texte législatif, va jusqu'à dire en substance: "Les attentats commis contre le Pape seront punis des mêmes peines que s'ils étaient commis contre moi." Tant que le parlement qui a voté ces articles n'est pas remplacé par un autre parlement qui les abrogerait, on peut reconnaitre qu'ils offrent au Pontife des garanties de sécurité personnelle et de respect extérieur pour son ministère; mais le monde chrétien peut-il, pour son chef spirituel, se contenter de ces garanties-là?

Aucun des pontifes qui se sont succédé sur la chaire de Pierre depuis 1870 ne l'a pensé.

* * *

Nous assistons pourtant à un fait nouveau, mis en une claire lumière par M. Jean Carrière. La pensée politique italienne, avec une vaillante franchise, a repris l'étude de la loi des garanties; et l'on a vu, soudainement, certains organes autorisés adhérer aux critiques traditionnelles que les catholiques infligeaient à cette loi. Elle met le Saint-Siège dans une condition de subordination mal dissimulée": ces mots ne sont pas de Pie IX, mais d'un journal démocrate, le "Tempo". Elle ne reconnait pas, en fait, la souveraineté du pape": ce n'est plus seulement Léon XIII qui juge ainsi, c'est un organe nationaliste et même fasciste, la "Vita Italiana". Et l'un des journaux les plus populaires de Rome, le radical "Messagerro", déclarait expressément, il y a trois ans: "Le problème créé par la loi des garanties s'est transformé; on peut discuter aujourd'hui, sans crainte que le prestige de l'Etat italien puisse en souffrir."

Le temps n'est plus où on la traitait de chef-d'oeuvre, dont l'intangibilité était requise par l'amour-propre de l'Etat; on admet aujourd'hui que le chef-d'oeuvre comporte des retouches; et lorsque l'Observatore Romano, organe du Vatican, constate ce changement, le "Tempo", la colline d'en face, proclame que, "en effet, il faut s'entendre."

Pour l'entente, des plans s'ébauchent. Il semble que l'Italie ne répute plus incompatible, ni avec ses droits souverains, ni avec son honneur, la possession en toute souveraineté, par le Vatican, de quelques pouces de terre. C'est là un indice de bonne volonté. Le Vatican l'enregistre, mais discrètement insinue: Ce qui importe, ce n'est pas tant d'être un possesseur de terre que de voir ma souveraineté de droit reconnue d'un façon visible, d'une façon qui la rende indiscutable.

Dialogue prudent, mais déjà cordial, dialogue patient et subtil, plus désireux de clartés qu'empressé d'aboutir.

Plus l'Italie resplendit dans la constellation des grands états, plus le Pape serait gêné que la chrétienté put le considérer, même à tort, comme acceptant d'être l'hôte de l'Italie. Apparaitre souverain, apparaitre libre, d'une souveraineté, d'une liberté qui ne soient pas à la merci d'un Parlement national: voilà tout le problème.

Et certaines voix murmurent: Pourquoi l'humanité elle-même, en une définition qui serait en même temps un hommage aux loyales dispositions de la catholique nation italienne, ne dirait-elle pas au Pape qu'il est souverain, qu'il est libre, et qu'elle veut qu'il tel? N'y aurait-il pas à la Société des Nations, des plumes assez habiles pour libeller les formules qui satisferaient tout à la fois les légitimes exigences de la personnalité pontificale et les fières susceptibilités de la personnalité italienne?

Ce serait chose piquante, en vérité, qu'un jour Genève réglât les destinées de Rome. M. Jean Carrière ne croit pas à cette solution-là: lorsqu'il achevait son livre, il était sous l'impression des difficultés qui avaient un instant surgi entre l'Italie et la Société des Nations. Mais le temps est galant homme; et puis, après les spectacles imprévus dont les dix dernières années nous ont éblouis, et parfois accablés, y a-t-il beaucoup d'hypothèses politiques qu'on ait le droit de répudier en les qualifiant de paradoxales?

Georges GOYAU
(Le Figaro) de l'Académie française.

M. TCHITCHERINE EN VOYAGE ET A DOMICILE

Le chef d'une principauté allemande avait envoyé au représentant de la France une note assez violente. Dans une lettre adressée à Talleyrand, notre diplomate se plaignait de ce qu'il appelait "une impertinence". Et Talleyrand s'empressa de répondre:

"La personne dont vous me communiquez la note ne saurait atteindre à l'impertinence, qui est un art. Sa manifestation est grossière, ce qui est à la portée du commun".

La France est assez forte pour laisser impuni l'essai d'insolence commis par M. Tchitchérine. Cet homme monologue au nom d'un gouvernement qui n'est pas en relations avec notre pays. Il écrit de loin, et son courage ressemble à celui des roquets peureux qui jappent à distance et rampent de près.

Nous avons vu à Gênes le prophète des Soviets se tenir souple et insinuant. Sa langue n'était pas captive, car elle ne peut interrompre son agitation; mais elle avait em-

(A suivre en page 4)

LE CONGRES DES BONNES ROUTES

Les efforts qui ont été faits par l'Association Canadienne des Bonnes Routes pour amener toutes les provinces du Dominion à adopter l'uniformité dans les enseignes installées le long des routes et boulevards publics commencent à produire leurs fruits car, comme résultat de la Conférence des officiers de voirie des diverses provinces, qui a eu lieu à Winnipeg, au cours du mois de janvier dernier, plusieurs gouvernements provinciaux d'annoncer qu'ils ont décidé d'adopter les symboles qui avait été unanimement choisis à cette date, tandis que les autres les ont recommandés et les mettront en opération à la prochaine occasion.

Les conférences interprovinciales entre officiers de voirie, chefs des départements de véhicules-moteurs et ingénieurs furent d'abord organisés par l'Association canadienne des Bonnes Routes, au cours d'un de ses congrès; depuis, plusieurs réunions importantes ont été tenues dans différentes parties du Canada, dans le but de s'assurer l'uniformité sur une variété de questions enrapport avec l'usage des boulevards et l'administration des services de voirie. C'est la Conférence de Winnipeg, toutefois, qui a amené une première action bien définie sur la question des signaux indiquant le danger et, les excellents résultats obtenus par cette entente, seront démontrés clairement lors du Congrès de l'Association Canadienne des Bonnes Routes, lequel doit avoir lieu, à Saint-André-sur-Mer, Nouveau-Brunswick, les 24, 25, 26 et 27 juin prochain. Une autre Conférence interprovinciale aura lieu pendant la durée de ce congrès, dans le but de discuter à fond, d'autres sujets concernant la voirie, tels que le système de comptabilité, les records du cout de construction et d'entretien, les modes d'administration, et autres questions analogues tendant à donner plus de satisfaction à ceux qui paient ces routes et les utilisent.

Les résultats obtenus à la Conférence de Winnipeg n'ont pas encore été dévoilé au public, afin de permettre aux délégués de faire rapport à leurs gouvernements respectifs et de connaître quelle attitude ils prendraient sur les questions alors convenues. Le secrétaire de l'Association, M. Geo.-A. McNamee, de Montréal, a maintenant reçu des messages de pratiquement toutes les provinces, qui approuvent le projet et, dans plusieurs cas, en mentionne le fait que ces nouvelles enseignes vont être mises en opération incessamment. Toutes les provinces de l'Est ont adopté ces symboles uniformes, de même que plusieurs qui sont à l'Ouest.

En somme, les symboles uniformes qui ont été adoptés sont les suivants:

Angle droit tourné vers la gauche, partie supérieure terminée en pointe de flèche, pour indiquer un tournant brusque à gauche. Angle droit tourné vers la droite, tournant brusque à droite. Flèche courbée du côté gauche, courbe à gauche. Flèche courbée vers la droite, courbe à droite. Le signal en forme de "T" dont les deux extrémités supérieures sont terminées par des pointes de flèche indique l'extrémité d'un chemin. Le signal en forme de "S" renversé dont la pointe supérieure est tournée à gauche, indique une double courbe vers la gauche, et, enfin, le signal en forme de "S" régulier, pointe supérieure en pointe de flèche, indique une double courbe à droite.

Ces symboles seront peints en noir, sur fond blanc. Les enseignes seront deux pieds de haut et deux de large. Les symboles n'auront pas moins de trois pouces de large, à la base, et se termineront en pointe de flèche. Les enseignes seront installées sur des poteaux

(A suivre en page 2)

LE CONGRES DES BONNES ROUTES

(Suite de la page 1)

de manière à ce que le bas ne soit pas à moins de 5 pieds du sol et pas plus de 6 pieds et 6 pouces. Toujours d'après l'entente, ces signaux devront être placés à une distance de 300 pieds du point de danger. Toutes ces enseignes seront installées à la droite de la route, faisant face au trafic en angle droit avec la route et le plus rapproché possible de la chaussée.

Aux endroits où il est nécessaire d'avertir les véhicules approchant un pont plus étroit que la route elle-même [illegible] Narrow Bridge [illegible] La Conférence s'est également prononcée en faveur de peindre une ligne blanche de 4 pouces de largeur en plein centre des routes à surface dure sur toute la longueur des courbes pour aider au trafic à conserver la droite du centre de la chaussée tout particulièrement le soir, et de cette façon contribuer à réduire le nombre des accidents.

Une autre résolution importante [illegible]

[illegible]

TRAITEMENT AUX FRUITS POUR LES REINS

Les jus de fruits concentrés donnent des résultats étonnants

Quiconque a souffert de faiblesse ou d'irritation des reins avec les afflictions concomitantes: douleurs dans le dos, maux de tête torturants, enflure des mains et des pieds, rhumatisme et constipation, devrait essayer le traitement aux fruits contre ses maux. A ceux qui emploient pour la première fois les jus intensifiés des fruits—"Fruit-a-tives"—il semble presque impossible que les jus de pommes, d'oranges, de figues et de pruneaux combinés avec des toniques, puissent soulager des maux de reins, du rhumatisme, de la constipation et des maux de tête.

Mais un court traitement au "Fruit-a-tives" procure un soulagement rapide.

Chez tous les marchands, 25c. et 50c. la boîte ou par Fruit-a-tives Limited, Ottawa, Ont.

[illegible] actuellement sur la plupart de nos routes les plus fréquentées.

Les Jardiniers important des produits doivent se munir d'un Permis

Les catalogues de semences et de bulbes sont maintenant distribués et les jardiniers se préparent à la culture de leurs jardins et dressent une liste des plantes qu'ils se proposent d'acheter. [illegible] dans les expéditions de plantes venant des Etats-Unis et d'autres pays. Il faut un permis pour l'importation d'arbres, d'arbustes, de tiges, de pousses de plantes de serre, de racines de fleurs vivaces, de cottes, de bulbes, etc. On peut se procurer le texte et tous les renseignements nécessaires à ce sujet en écrivant au secrétaire de la Commission consultative des insectes et des fléaux destructeurs, Ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa.

(Publié par le Directeur de la Publicité, Ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa, 21 mars 1924.)

PARLE D'APRES EXPERIENCE

Mme Peter Wal[illegible] [illegible] écrit:

"Après une expérience de plus [illegible] ans, je peux dire sincèrement que le Novoro du Dr. Pierre a toujours été un remède efficace dans notre famille. Quelque chose me manque quand la dernière bouteille est finie et que la remplaçante n'est pas encore arrivée."

Si le Novoro du Dr. Pierre est employé comme il convient, il économisera de fortes notes de docteur, quand il est le remède de famille. C'est un remède multiple. Son efficacité comme curatif et sa pureté ont fait de ce simple remède végétal la plus populaire des médecines de famille. A cause de son action inoffensive et de son goût agréable il est le favori des jeunes et des vieux. Il n'est pas vendu chez les pharmaciens, des agents spéciaux le procurent. Pour renseignements écrire à uDr. Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd., Chicago, Ill.

Livrés exempts de droits au Canada.

A MON AVIS

Miss Elisabeth Ponsonby, fille du sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères dans le cabinet Macdonald, vient d'éntrer comme mannequin chez un des principaux couturiers de Londres.

Voilà un "geste" qui ne peut manquer d'être abondamment commenté:

"Un geste": c'est l'expression consacrée; disons plus exactement "des gestes", tous ceux, onduleux et divers, que comporte la profession de mannequin.

On n'ignore pas en effet, à quelles évolutions singulières, à quelle extraordinaire pantomine, donne lieu la présentation par le mannequin, d'un modele nouveau.

Les belles personnes qui ont mission de nous faire admirer les créations les plus récentes sorties, tout habillées ou déshabillées, du cerveau génial de leur patron, ces belles personnes ont une façon, qui n'est qu'à elles, de marcher, de virer, virevolter, en tournant la tête, en avançant le pied, en arrondissant les bras une étonnante merveille...

Et je me suis souvent demandé comment une femme qui n'a certainement l'intention, dans la vie courante, d'imiter les mines et la démarche des mannequins, pourrait avoir besoin, pour choisir une robe de la voir portée et "présentée" dans des conditions aussi exceptionnelles et aussi absurdes?

Mais il est bien entendu que nous n'y connaissons rien, nous autres hommes.

Et je retire l'absurdité... Mais je ne retire rien de l'intérêt qui s'attache à cette initiative heureuse de Miss Elisabeth Ponsonby, fille d'un sous-secrétaire d'Etat, et mannequin par vocation, par raison ou par patriotisme.

Car, il est clair que Miss Ponsonby s'est faite mannequin, non pas en dépit des fonctions ministérielles de son père, mais précisément parce que son père est sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères.

Quelle est la valise diplomati-

(A suivre en page 4.)

M. THITCHERINE EN VOYAGE ET A DOMICILE.

(Suite de la Page 1)

prunté à la terre d'Italie la douceur du ciel et de l'air latin.

A Gênes, au temps où brillait la stérilité de la grande Conférence, à Gênes, M. Tchitchérine représentait la révolution sous un chapeau haut de forme. Tandis que les envoyés des monarchies et des républiques organisées se montraient simples et familiers, M. Tchitchérine essayait d'assortir son attitude à la solennité des palais, des portiques, des colonnes, et de ces escaliers génois qui sont comme des monuments parmi les monuments. Il avait le teint jaune, la couleur de cuivre ancien qu'a pris le palais de Saint-Georges. Il avait l'air triste et sombre qu'affecte le plais royal trop grand; il mettait son attitude en harmonie avec celle des fauteuils nombreux et solennels. Il se tenait entre les colonnes pourpres et chaudes, comme un maigre fut de plâtre colorié, incertain sur sa base.

Le veston gris et spirituel de Barrère semblait se moquer de la redingote funéraire dont M. Tchitchérine se séparait le soir pour porter un frac qui refusait énergiquement de s'assouplir aux formes du corps.

M. Barthou qui ne se reposait de son labeur que dans le jeu des traits heureux, disait, en montrant Tchitchérine: "Quel professeur de bolchévisme à l'Université bourgeoise!"

Le grand envoyé de Russie se tenait aux ordres de la délégation allemande qui restait dans la coulisse, avec un air discret. Le chef et sa suite avaient pris, en passant à Berlin, des ordres tout donnés, en même temps que des costumes tout faits.

Le héros de la révolution suprême doit gagner à ne pas être vu sur les routes: en Russie, il est peut-être un lion: quand il se déplace, il devient le fauve de la peur.

"Oh! la belle chasse à courre!" disait le prince Colonna, quand il apercevait M. Tchitchérine et ses compagnons groupés dans le parc de leur hôtel à Santa-Margherita.

Les autres ministres étaient d'abord facile et parfois aimable. Seul, M. Tchitchérine avait exigé une double garde de soldats armés en bataille, et d'agents de la police secrète déguisés en serviteur. Il ne manquait autour de la Majesté révolutionnaire que des tranchées et des fils barbelés: le bolchéviste souverain suait la peur. Le démocrate dégouttant encore du sang versé, cessait de menacer pour gémir.

Cet homme avait laissé son courage à domicile, se gardant d'en faire l'exportation par crainte de la douane. Même dans les séances publiques les yeux de M. Tchitchérine roulaient d'inquiétude, une inquiétude cynique. Le regard cherchait dans la foule le bras qui pouvait se lever pour venger le Tsar assassnié, les femmes éventrées, les enfants roulés en tas dans les fossés. La présence d'une armée royale rassurait le massacreur de rois.

Les Italiens restaient étonnés. Le peuple de Garibaldi croit encore aux enthousiasmes sous la chemise rouge (devenue la chemise noire de l'ordre populaire), sous le grand chapeau, sous l'enveloppe des longs cheveux.

Je garde dans les yeux le paysage comique de M. Tchitchérine, dans la grande salle du trône, faisant la conversation entre deux aigles d'Italie sculptés, la tête du russe exactement placée sous une couronne de Savoie, dorée. L'oiseau aux ailes déployées qui fut aussi l'emblème de la Russie, la couronne, symbole universel de ce que M. Tchitchérine a brisé au Kremlin, prenaient par sa présence des formes dramatiques et vivantes. M. Tchitchérine trouvait tout naturel d'être l'hôte d'un roi, après avoir assassiné un prince royal deux fois sacré par l'enfance et par l'infirmité.

Au fond, ce russe de location et de révolution reste plus allemand que moscovite. Il vécut jadis la vie d'un jeune homme riche, fonctionnaire à l'ambassade impériale de Russie à Berlin. Il était là pour trahir, et il trahissait. Il renseignait et avertissait au moindre danger les exilés fixés dans la capitale allemande. L'habileté de l'espion ne correspondait pas à son zèle. Découvert, il dut quitter Berlin et vint travailler à Paris sous le pseudonyme de Ornarski. Pendant six ans, il mena dans notre hospitalité une curieuse existence en partie double. Le jour, il vivait dans un bouge de la rue Mouffetard. Il déjeunait avec les militants dans une cantine à 80 centimes. Il se privait de tout, et volontiers de linge, et semblait vivre pour son parti, qui était alors l'anarchie.

A six heures du soir, il disparaissait, passait les ponts et allait dans une élégante garçonnière qui était son bien, rue de la Faisanderie. Un valet de chambre du meilleur style avait préparé le bain et le frac. Notre révolutionnaire transformé en homme du monde, allait diner dans un bon restaurant du Boulevard ou des Champs-Elysées. Il avait son fauteuil à l'Opéra, fréquentait au Théâtre Français et soupait en galante compagnie. Il faisait ensuite de la musique dans son apartement; car il a la singularité de ne jamais dormir.

Le locataire de la rue de la Faisanderie passait pour un noble polonais fort original. On s'étonnait à peine qu'il n'eut rien de slave. Le nez à la recherche du menton, les oreilles dressées loin de la tête en forme de pavillon disaient l'histoire d'une longue dégénérescence. La barbiche rousse s'unissait de teinte à la peau dans une face toute en sillons de rides et en récifs d'os. Les yeux bleus avaient déjà des inquiétudes, mais il les cachait derrière un lorgnon.

M. Tchitchérine parle le français avec un accent qui n'a pas cette grâce chantante que nous ont fait connaitre les grands ducs et les princesses de Russie. Le parler de M. Tchitchérine est celui que pratiquent les marchands de tapis turcs fabriqués en Allemagne. En devenant homme d'Etat, l'ancien Janus de la révolution a pris une voix gutturale réservée à ses oraisons publiques. La lenteur de la chute des mots n'est pas faite pour entrainer la foule. Maintenant, M. Tchitchérine parle pour quelques-uns comme un diplomate; autrefois, il paraîait pour lui seul comme un visionnaire. Avec cela, il garde une vanité de nègre:

"Je suis heureux, disait-il, pendant une conférence, je suis fier d'être assis à côté d'un membre de l'Académie française."

De la France, il admire, après les académiciens, les personnages de la Révolution, auxquels il ressemble comme un automate imite un être passionné. C'est une tête à rouages, construite comme un jouet pour un ou deux mouvements, mais qui se détraque au premier grain de poussière dans le mécanisme.

De haut en bas, cet homme est digne d'une société qui a déshonoré les symboles de l'Autorité d'un pays où les institutions, établies par le respect des peuples, ont roulé par terre.

Vraiment, M. Tchitchérine est le vagabond définitif qui a mis en vain des souliers vernis.

(Le Gaulois) Jean de BONNEFON

REMERCIEMENTS

La famille J.-A. Marion remercie cordialement tous ceux qui leur ont témoigné leurs sympathies à l'occasion du deuil qui les a si douloureusement atteint dans la mort de leur fille et soeur, Marie-Jeanne.

Les Forestiers Catholiques

Résultat de la dernière partie de cartes, jeudi dernier

Dames: Prix de cartes: Mme T. Rondeau (16 sur 24) Consolation: Mme Edna Joyal (6 sur 24) Prix de fin de série: Mme T. Rondeau.

Mme Vaudry a gagné le prix de la 4e série du jeudi avec 86 sur 144 brasses.

Hommes: Prix de cartes: M. Zacharie Berriault (16 sur 24) Consolation: M. Alphonse Côté, (7 sur 24) Prix de fin de série: M. P. Seguin.

M. J.-Alfred Pelletier a gagné le prix de la 4e série du jeudi avec 91 brasses sur 144.

Merci à tous ceux qui nous ont encouragé, et au revoir à l'automne prochain.

Forestiers Catholiques

Georges LEVEQUE

Organisateur des parties de cartes des Forestiers Catholiques.

DESTRUCTION DE LA FOLLE AVOINE

La graine de folle avoine ne germe qu'au printemps ou au commencement de l'été, elle ne germe pas lorsqu'elle se trouve sur le dessus du sol pas plus que lorsqu'elle est enfouie à une profondeur dépassant trois ou quatre pouces, elle ne germe pas non plus dans les sols qui manquent d'humidité mais elle conserve sa vitalité dans le sol pendant plusieurs années. Ce sont là des faits sur lesquels nous pouvons nous guider pour organiser la lutte contre la folle avoine. Pour la détruire, il faut d'abord faciliter la germination de sa graine, et la seule époque de l'année où l'on puisse le faire est au printemps et dans les trois premiers pouces du sol.

Ainsi donc, aussitôt que possible au printemps hersez le champ envahi et laissez-le jusqu'à ce que les plantes de folle avoine commencent à lever, entre le 1er et le 15 mai, suivant la saison. Labourez à une profondeur de trois à quatre pouces et semez de l'orge et de l'avoine comme fourrage vert. Il n'y aura sans doute pas beaucoup de folle avoine, dans cette récolte. Si l'année précédente la terre a été labourée peu profondément ou disquée au double disque après que la récolte a été enlevée, ce traitement sera spécialement utile.

Si la terre que l'on veut traiter doit être mise en jachère d'été, on pourra faire ces premiers travaux de culture en mai, mais au lieu de donner un labour superficiel, on fera bien de passer le cultivateur à pieds de canard ou le double disque, et de labourer à cinq ou six pouces de profondeur au commencement de juin. Empêchez les mauvaises herbes de pousser pendant le reste de la saison et il n'y aura que très peu dans la récolte de grain l'année suivante.

Pour combattre la folle avoine, faites suivre la jachère d'été avec une plante sarclée et tenez la récolte débarrassée des mauvaises herbes. Ces plantes sarclées peuvent être des pommes de terre, des navets ou des tournesols. C'est le système que nous avons suivi sur différents champs à la station expérimentale de Rosthern depuis plusieurs années et la récolte de grain que nous obtenons l'annnée suivante est toujours propre.

W. A. Munroe, régisseur.
Station expérimentale fédérale de Rosthern, Sask.

A MON AVIS

(Suite de la page 3)

que qui n'a jamais été garnie de chapeaux et de robes?

Ne vous a-t-on pas assuré bien souvent que transporter ainsi des robes et des chapeaux constituait le rôle essentiel d'une valise diplomatique?

C'est assez dire qu'il y a entre la diplomatie et la mode un lien profond que rien n'oblige, après tout, à garder caché.

Miss Elisabeth Ponsonby s'est faite mannequin?

C'est-à-dire que le sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, son père, lui a confié un important service — le plus important, peut-être — de la propagande.

FRANC-NOHAIN
(L'Echo de Paris)